

A l'occasion de la sortie de son album « Philadelphie », le désir et le plaisir de demander à notre grand ami et complice Eric SIGNOR, auteur, compositeur, arrangeur et interprète, de s'expliquer sur sa musique, ses visions, et son appétit de création, sont immenses.

eric.signor@free.fr

DINOSAURS : C'est un grand bonheur de saisir un prétexte pour te faire parler de ton travail. Toi-même, es-tu content de rejoindre ma galerie de portraits d'artistes. Pourquoi ?

Eric SIGNOR : Oui, c'est une grande fierté tout d'abord. Et le plaisir d'y rejoindre des gens qui me parlent par leur travail, leur démarche. Pour n'en citer que trois : Frédéric POLLET, Xavier BOGGIO et Nicolas GESLOT. C'est aussi une responsabilité étant donné la qualité des interviews.

D. : Eric, tu m'accompagnes de manière officielle en tant qu'ami musicien-arrangeur depuis l'album « Les noisettes folles », auto-produit enregistré en 2000. Peux-tu nous dire comment cette rencontre, qui inaugurerait une collaboration des plus précieuses, est née ?

Eric SIGNOR : C'était au Bistrot des Artistes où tu organisais les soirées « Les quatre jeudis ». J'avais entendu parler de toi et de ces soirées par Jean-Paul EFFE. Tu étais assise, solitaire, à une table. Et je suis venu plein de ferveur et d'enthousiasme te présenter un recueil de mes chansons et un enregistrement cassette, en te disant : « La qualité est fort médiocre ».

D. : Déjà à cette époque ?

ES : Oui, hélas...

D. : Tu avais alors accepté d'intervenir sur trois titres de mon album « Kythira », dont « Absence et absinthe » (1999). Nous ne nous connaissions que très peu alors. Qu'est-ce qui t'y a poussé ?

ES : L'envie de te remercier, tout d'abord. Ensuite, il y a eu le plaisir de la découverte de ton univers de chansons, et le sentiment d'une vraie rencontre avec toi et Christophe (ndlr : JOUANNO).

D. : Je me souviens que ton souci, après le départ d'Erik KAROL - l'autre membre fondateur du duo de choc LE CABARET DES ELEMENTS - pour le Cirque du Soleil, était de te consacrer à ton projet solo. C'était le début d'une toute nouvelle aventure où tu t'exposais en tant que chanteur, tu n'étais plus seulement un compositeur, un musicien. Quel est ton ressenti du chant vu de l'intérieur ?

ES : Un sentiment de nudité. Au commencement, la souffrance de n'être pas chanteur, mais il m'était nécessaire de faire entendre ces chansons qui ne connaissaient que la lumière équivoque des placards. A présent, c'est un bonheur qui grandit.

D. : Quelle est ta formation musicale ?

ES : Accordéon et piano à l'école Paul BEUSCHER durant quelques années. Un bac A6 option musique, une vague année de musicologie à Paris I, et une écoute passionnée des grands maîtres classiques et contemporains.

D. : Ton premier album solo, « Philadelphie », a été composé et enregistré dans des conditions très particulières. Peux-tu nous les relater ?

ES. : Je suis parti à Philadelphie le 18 septembre 2001 par l'un des premiers avions qui rejoignait le nouveau monde après la tragédie de Manhattan. Je répondais à l'invitation de Gabriel KOEN et Céleste qui m'avaient proposé d'enregistrer là-bas un cd afin de promouvoir le tout nouveau studio de Gabriel, le « studio des anges ». J'avais embarqué avec moi des chansons que je comptais graver aux States mais la force de l'histoire a

bousculé mes projets. J'ai décidé de composer d'autres titres sur place avec la matière et les émotions du nouveau monde.

D. : C'est un album qui fût très long à accoucher, pourquoi et quelles en sont les principales étapes ?

ES : J'ai composé et enregistré à Philadelphie l'essentiel des parties instrumentales et des voix. Mais, celles-ci me semblaient précaires, car les chansons étaient trop neuves. Dans un second temps, j'ai complété les enregistrements instrumentaux et refait les voix au studio Dinosaurs, avec votre aide (ndrl : PJ MORISSEAU et Christophe JOUANNO). Je tiens à te remercier au passage pour ton éclairage inspiré et la réflexion que tu m'as incité à faire sur ma voix, et pour les progrès qui sont advenus. Mais l'histoire n'était pas terminée. Les éléments du cd sont repartis à Philadelphie en vue du mixage. Quelques mois plus tard, j'ai demandé à Gabriel de me les renvoyer afin d'effectuer la mise en forme définitive du projet à Paris, car s'offraient à moi, à ce moment-là, des moyens techniques inespérés grâce au Studio Bathyscaphe où officiait Nathanaël.

D. : Cet enregistrement marque une collaboration poussée avec cet autre ange gardien. Nous ne le connaissons pas encore, mais tu nous en parles souvent. Qui est-il ? En quoi cette rencontre musicale marque-t-elle une étape importante dans ta confiance « d'acteur » de la musique ?

ES. : Nathanaël est guitariste et chanteur, maître du son au Studio Bathyscaphe. C'est un copain de longue date, devenu mon ami. Nous avons accompagné ensemble le chanteur François PETITPAS, et collaboré pour la composition de chansons. J'ai participé, grâce à lui, à des séances d'enregistrement au Studio Bathyscaphe. Il aimait le projet « Philadelphie » et m'a proposé d'en assurer la réalisation. Rapidement, une vision commune du son s'est établie, nous épargnant les longs discours.

D. : C'est un album témoignage, comme si tu faisais ton reporter en chanson. Cette notion de reportage t'est d'ailleurs très chère. Il arrive souvent que tu racontes une histoire qui soit l'histoire, comme, dans par exemple, « L'étron magnifique » ou « 9/11 ».

ES : Je tiens à préciser que « L'étron magnifique » est une chanson requiem pour le sous-marin russe Kossomolet qui a sombré il y a quinze ans avec ses ogives nucléaires, et non pas une chanson scatologique (rires), on peut la dire éventuellement eschatologique (qui concerne la fin du monde). Je me sens enraciné dans l'histoire, et, en tant qu'artiste, profondément impliqué par le devenir du monde, surtout quand celui-ci s'en va à la dérive.

D. : Faire le portrait de ton œuvre n'est pas simple. Tu as été fort prolix ces dernières années. En quoi « Philadelphie » a-t-il déclenché tes créations subséquentes. Quelles sont-elles ?

ES. : Avec « Philadelphie », je suis passé de la chanson intimiste à une vision plus large, plus spatiale de mon travail.

D. : Tu es un cosmonaute de la chanson ?

ES : Souvent dans la lune (rires). Les événements m'ont forcé à grandir et à sortir de ma chambre. Avec « Philadelphie », moi qui écrivait dans le noir et blanc du piano, j'ai découvert l'espace et la couleur. En attendant la finalisation de ce projet, j'ai réalisé des maquettes de quatre concept albums : « La vie seule » (2003), « Les jardins d'Adeline » (2004), « Les liturgies de la chair » (en cours), et « Les néoliths » (2004).

D. : Je te considère comme un immense poète. Quels sont tes maîtres en poésie ? chanson ? musique ?

ES : Je suis très marqué par les poètes de mon adolescence : Rainer Maria RILKE, Patrice de la TOUR du PIN, bien sûr Arthur et Charles. Mais, il y en a eu pleins d'autres. En chanson, Serge GAINSBURG et le grand Léo m'ont appris deux aspects complémentaires

de mon travail d'écriture. Serge, le jeu sur les mots et l'art savant de la miniature, et Léo, le goût du fluvial et du symphonique. En musique, j'ai de profondes racines classiques, une passion aussi pour la musique médiévale.

D. : Elles vont toutes être folles de toi...

D. : Quel est le lien particulier qui t'arrime au poète Patrice de la TOUR du PIN ?

ES : La beauté atemporelle de sa poésie qui s'est dépouillée peu à peu de ses oripeaux et la fascination pour l'ampleur architecturale de son œuvre. Son mysticisme frère.

D. : Pourquoi avoir mis son poème « Les enfants de septembre » en musique ?

ES. : Ce poème est une énigme. C'est un espace ouvert. Je mets en musique les poètes et les poèmes qui m'ont aidé à venir à l'écriture. Ceux qui ont marqué mon adolescence. Je rends hommage à mes amis.

D. : C'est un poète mystique. Toi-même, te considères-tu comme mystique ?

ES. : Viscéralement mystique.

D. : Tu m'as fait connaître sa poésie en me donnant son recueil de la première heure « La quête de joie ». Ce livre devait m'inspirer mon premier duo des poètes (avant HUGO et BAUDELAIRE), où Patrice de la TOUR du PIN rencontrait Arthur RIMBAUD en musique (avril 2002). Ce projet, même si nous y avons travaillé, n'est jamais sorti sur disque. Qu'en as-tu pensé lors de sa création ? Penses-tu qu'il y a urgence à le réactiver ? Pourquoi ?

ES. : Ton travail est dans la lignée de celui de Léo. Tu poses les poètes avec évidence et nous les rend proches. Ce qui est beau mérite d'être entendu. Il faut les poètes pour réparer le monde.

D. : Au temps des « Noisettes folles », quand je te disais que je ne me ressentais pas comme étant poétesse, je t'ai fait beaucoup rire. Tu m'en reparles souvent. « Et dire que... ». Pourquoi je bloquais là-dessus ? Est-ce l'image du poète qui aurait besoin d'être changée ?

ES. : Je trouve tes textes plus proches de la poésie que véritablement de la chanson. Et ça depuis, « Kythira ». Tu ne racontes pas d'histoire dans tes chansons, tu évoques des états d'âme avec des mots de poète, que tu le veuilles ou non. Et après tout, ça n'est pas nous qui décidons de ce que nous sommes. En vertu de mon pouvoir d'être un autre que toi, je te déclare poétesse. Quant à l'image du poète, elle est souvent associée à l'idée d'orner de jolis mots les jolies choses, malgré BAUDELAIRE et RIMBAUD. Le vrai poète n'a pas peur de pétrir la matière du monde et de se salir.

D. : J'ai réécouté la maquette de « La vie seule » pendant les fêtes. C'est un album qui regorge de bijoux, que ce soit dans la composition ou les textes. Ce qui frappe, c'est la sorte de noirceur lucide du poète accablé par la dérive du monde. C'est un album cathartique. Pourquoi l'as-tu mis provisoirement de côté pour te consacrer aux plus suaves « Jardins d'Adeline » ? Le jugeais-tu trop sombre ou décalé par rapport au contexte général ?

ES. : J'avais besoin de prendre du recul. J'ai remis récemment sur le métier l'arrangement de certaines chansons de cet album pour les convaincre de donner le meilleur d'elles-mêmes. Je ne crois pas cet album trop sombre. Lucide, oui, et rempli de colère. Au bout du compte, ce que j'espère surtout c'est qu'il sera beau. Je crois qu'il est à l'image d'un temps présent chaotique. C'est important de parler de ce qui est.

D. : En quoi « Les jardins d'Adeline » synthétisent-ils tout ce que tu souhaites exprimer à travers la chanson, à savoir la dimension poétique, mystique tout autant que charnelle ?

ES. : « La vie seule » est masculin, « Les jardins d'Adeline » se veut fluide, féminin, sensuel. Je souhaitais raconter une vraie histoire, tracer le portrait d'une femme en allant

du libertinage jusqu'à la gravité, de l'apparence à l'intime vérité. Mais, au bout du compte, Adeline est une femme, elle garde son mystère.

D. : Que penses-tu de l'état la chanson en France ?

ES. : Dinosaurs fait des choses formidables et fédère des forces vives. D'autres aussi font des choses formidables, mais tous les messages sont brouillés par le formatage médiatique. Quelques ondes, du côté de Radio France, se battent pour faire entendre le meilleur. Mais, il y a beaucoup de larmes à verser en ce qui concerne la politique générale des médias.

D. : De quelle école de chansons te revendiques-tu ?

ES. : L'école expansionniste. Je suis issu de la chanson française classique, j'y puise mes racines dans le goût des textes achevés, mais j'éprouve le besoin d'amener d'autres couleurs, d'élargir constamment mon domaine.

D. : Tu as toujours, depuis que je te connais mieux, été un frère d'arme pour moi. Nous pleurons et nous réjouissons des mêmes choses. Seulement, tu as plus de sagesse. Comment vois-tu les sortes de transmission que nous nous donnons l'un l'autre, la sainte émulation qui existe entre nous et influence sensiblement, presque à un niveau inconscient, notre inspiration ?

ES. : Soudain, un grand doute me vient en ce qui concerne ma sagesse.

D. : Sage, tu l'es plus que moi.

ES. : Nous sommes d'une même famille d'esprit, mais assez différents pour que nos confrontations activent des courants tant dans un sens que dans l'autre.

D. : Tu as composé, lors de la création du concept album « La vie seule », un quatuor à cordes. Ne rêves-tu pas de le faire jouer par de vrais instruments ? Comment dois-tu t'y prendre ?

ES. : Il est fait pour être animé par de vrais musiciens. Je souhaiterais l'enregistrer dans les meilleures conditions possibles. Interviennent là, l'argent, le temps. C'est vrai que d'autres projets m'ont accaparé et fait mettre entre parenthèses la réalisation de ce rêve.

D. : « Les jardins d'Adeline » constituent donc le premier volet d'un diptyque, « Les liturgies de la chair », le second volet, n'est pas encore achevé, mais peux-tu nous dire son contenu, et expliquer en quoi les deux albums se suivent ?

ES. : « Les jardins d'Adeline » est un album de chanson, seize en tout. « Les liturgies de la chair » font entrer de plain-pied dans les domaines croisés du rêve et de la légende, et content les aventures qui créèrent Adeline. Il n'y a pas de chansons dans cet album.

D. : C'est du vide ?

ES. : C'est spatio-temporel. C'est difficile à définir. C'est une longue coulée musicale, assez proche de l'opéra ou du mystère médiéval.

D. : En quoi le poète est-il un chaman ?

ES. : L'est-il ? Arthur disait : « Le poète doit se faire voyant », mais il y a de nombreux cercles à franchir avant d'y parvenir. Je chemine.

D. : Quand tu chantes « Je suis dieu », dans « La nuit des temps », comment doit-on le prendre ?

ES. : Avec humour ou avec effroi. Cette composition raconte sur un mode satyrique comment la prière des hommes a fait naître Dieu. A la fin, Dieu prend conscience d'être lui et il est épouvanté parce qu'il ne le veut pas. Donc, c'est Dieu qui dit « Je suis Dieu », c'est pas moi.

D. : Quoique...

D. : Parle-nous d'Adeline, la petite sœur de la très émancipée et récurrente Anastasie, (qui déjà « se caresse, lascive sur le sofa » de « Philadelphie »). Est-elle ton double féminin ? Un idéal ? Pourquoi avoir choisi – as-tu seulement le choix ? – de t'exprimer à travers un personnage féminin ?

ES. : Au commencement, j'avais écrit une chanson qui s'intitule « Les délits d'Adeline ». Et puis, j'ai pensé qu'il serait drôle, pour la scène, d'écrire une suite. Ce fût « Adeline II, le retour ». Comme jamais 2 sans 3, j'ai eu envie de donner plus d'âme au personnage, il y eut « Confidences »...

D. : « C'est doux, c'est lent, c'est doux, c'est lent, c'est doux, c'est lent... Oh, baise-moi encore ! ».

ES. : Finalement, il fallait bien écrire la suite de l'histoire.

D. : C'est sûr, qu'est-ce qu'il se passe après ?

ES. : « La grande vague vient ». Si j'avais été une femme, j'aurais bien aimé être Adeline de temps en temps.

D. : A cause des « deux hommes à la fois » ?

ES. : Non, parce qu'Adeline est un mystère, et que j'aimerais bien voir un mystère de l'intérieur. Elle n'est pas mon double, peut-être ma part féminine. Je ne suis ni Dieu, ni Adeline.

D. : Dans « Les jardins d'Adeline », certains titres seront complètement interprétés par une voix féminine. Je t'ai proposé mes services en tant que chanteuse ou choriste. Tu as peut-être rêvé d'une autre héroïne ?

ES. : J'aimerais que tu participes à « La vie seule ». Pour Adeline, je suis en quête.

D. : Quel est le rapport étroit que toi et moi avons pu noter de façon certaine entre « l'âme » et « le cul » ?

ES. : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas », comme dit la table d'Emeraude (texte ésotérique et fondateur). On ne peut pas découper le réel en morceaux. Il faudra bien tôt ou tard réintégrer le cul dans l'esprit. « Emportons les abîmes dans notre prière » (Liturgies de la chair).

D. : Tu m'as dit l'autre jour que, quand tu composais des chansons pour toi, tu écrivais tous les arrangements. Aimerais-tu voir ta musique entre les mains d'un orchestre symphonique, comme Craig ARMSTRONG, par exemple ? Est-ce envisageable de rêver si fort compte-tenu de notre position si précaire en tant que musicien ?

ES. : J'aimerais pour certaines de mes musiques de vrais orchestres, ou plutôt intégrer de vrais instruments au milieu d'échantillons. Si je demande à un lieu de spectacle « puis-je amener un philharmonique ? », on me répond généralement « seulement Monique » (rires étouffés).

D. : Quand on écoute certaines de tes œuvres, on peut se dire qu'elles appartiennent à un autre siècle. Quel est ton rapport avec la musique classique ?

ES. : Je ne pense pas qu'elles appartiennent à un autre siècle, j'utilise des matériaux, des langages de divers temps pour les ramener dans la modernité. J'essaie de faire une synthèse. J'ai quelques grands amours dans la musique : Jean SIBELIUS, Anton BRUCKNER, Olivier MESSIAN, Gabriel FAURE... Il y en a bien d'autres.

D. : Pour Noël, tu m'as apportée des vinyles de ta collection personnelle et une platine disques antique pour que j'écoute une sélection de grands compositeurs – BEETHOVEN, BRAHMS, BACH...

ES. : Les 3 B...

D. : Pourquoi ce choix et me donner tout ça maintenant ? Que se passe-t-il qui t'interpelle dans la drôle d'attraction que j'éprouve envers cette musique depuis cet été ? Comment l'analyses-tu ?

ES. : C'est une bonne gourmandise qui te vient, et je veux te faire connaître mes trésors. Ces choses vont t'influencer. Tu as découvert le jazz, et il te faut d'autres territoires, élargir plus encore.

D. : A ton avis, quel est le point où le jazz et le classique se rencontrent ?

ES. : Une part du jazz vient de la musique française de la fin du 19^{ème} siècle. Il développe jusqu'à l'extrême la richesse harmonique, poursuivant les expériences de maîtres comme DEBUSSY ou FAURE. Le principe du jazz est le thème et variations que pratiquaient MOZART, BEETHOVEN...

D. : Un jour, tu m'as dit avoir rêvé que nous étions tous deux « des classiques ». Qu'entendais-tu par là ?

ES. : Des qui durent.

D. : Crois-tu à la puissance et la véracité des rêves ? Pourquoi ?

ES. : Je crois en la puissance inspiratrice des rêves. C'est d'eux, peut-être, que sont nées les religions.

D. : Je parlais des rêves de la nuit. Mais, ça marche quand même...

D. : Tu es passionné d'histoire. Pourquoi avoir composé la pièce de musique néolithique ?

ES. : C'était à l'origine pour un projet d'exposition archéologique en Espagne, et puis les choses ne se sont pas faites, mais j'ai eu envie de poursuivre mon expédition sur la terre de nos origines. Je suis fasciné par le chamanisme. Cette musique était un chemin pour m'aventurer dans le monde des esprits.

D. : Claudine, ta compagne, est archéologue. T'a-t-elle sensibilisé à ces époques lointaines où l'homme découvre à la fois les dieux, l'élevage et l'agriculture, les fondements de notre société contemporaine ?

ES. : J'avais étudié l'histoire de l'art à la Sorbonne. La rencontre avec Claudine a aussi été celle des chercheurs de l'Institut de Préhistoire Orientale de Jalès, en Ardèche. Grâce à Claudine, et grâce à eux, j'ai eu la chance d'avoir accès à ce qu'il y avait de plus neuf dans la recherche concernant le néolithique (12.000 ans avant JC, les prémices). Je suis tombé en fascination pour ce moment clef de l'histoire des hommes.

D. : D'où te vient ta fascination pour les cathédrales ?

ES. : Elles sont les plus belles œuvres de l'Occident, elles sont une somme. On peut les lire à divers niveaux, du plus naïf au plus ésotérique.

D. : Tu as été franc-maçon pendant sept ans. Tu es allé jusqu'à organiser des « initiations ». C'était comment ? Qu'as-tu retiré de cette expérience et pourquoi avoir cessé ?

ES. : J'étais, de part ma fonction en loge, garant du rituel. C'était donc mon rôle de veiller à la juste réalisation des rites. Je suis entré en maçonnerie grâce à René Guénon, le plus grand métaphysicien du siècle passé, qui a nettoyé l'ésotérisme de ses brumes, de ses errances. D'après lui, la Franc-maçonnerie était le seul ordre en Occident capable de transmettre réellement « l'initiation », c'est-à-dire les outils de l'éveil. L'initiation est une chose mystérieuse. Les énergies circulent à notre insu et agissent au fil du temps sur notre conscience. Je suis sans doute plus franc-maçon aujourd'hui, que durant ma présence dans les loges.

D. : Quel est le credo des franc-maçons ?

ES. : C'est un ordre initiatique fondé sur la fraternité. Sa symbolique est issu du métier de bâtisseur. Les franc-maçons, de mon ancienne obédience, invoquent le Grand Architecte de l'Univers. Les trois grandes lumières de la Franc-maçonnerie sont le compas, l'équerre et le volume de la Loi Sacrée (Evangile de Jean ouvert à la page du prologue). Ses trois piliers ou petites lumières sont sagesse, force et beauté.

D. : Comment expliques-tu la création du monde ?

ES. : Justement, hier, je m'amusais à griffonner une petite légende à ce propos. Quelle télépathie ! « Bien avant le commencement, Plus Grand régnait sur l'océan des possibles, sur l'impossible aussi. Cet océan n'avait pas de nom, pas plus que Plus Grand, puisqu'il n'existait nul être pour nommer, si ce n'est Plus Grand, mais songeait-il seulement à se nommer. L'océan sans nom était une turbulence éternelle, une tempête sans rivage, un fouillis d'ondes glacées, bataillant dans le grand rien. Alors, Plus Grand rêva d'un matin. Il décida d'inventer les mondes. Pour le nôtre, il choisit big bang comme maman ».

D. : Ok.

D. : Crois-tu qu'il y ait une vie après la mort ?

ES. : Oui, je ne crois pas que la croyance en l'éternité de l'âme ne soit qu'une assurance. Cette conviction me semble une évidence. Je ne sais pas ce qui perdure, mais je sens que le centre de l'être subsiste, ne serait-ce qu'un grain de sésame.

D. : Ouvre-toi !

ES. : Exactement, phrase initiatique.

D. : Penses-tu qu'il est humainement possible de toucher à « l'éternité » ?

ES. : Chaque point du temps est relié à l'éternité. L'homme passager du temps vit à son insu dans l'éternel présent.

D. : Ta création t'a poussé très loin. Ca s'est passé quasiment sous nos yeux. J'ai eu, pour ma part, assez peur, quand tu t'es lancé dans la composition de ton quatuor « Fighting with the angel », long de 12 minutes. Tu disais justement que les franc-maçons étaient supposés créer une œuvre absolue, et que l'objectif était atteint avec cette pièce. As-tu déjà pété un câble ?

ES. : Les franc-maçons opératifs (bâtisseurs de cathédrales) devaient réaliser un chef-d'œuvre, afin d'être élevé au rang de maître. Quant à « Fighting », je ne sais pas s'il en est un, même s'il marque un sommet dans mon parcours musical. Je n'ai rien voulu concéder dans cette œuvre, qui est d'une rigueur absolue, avec ses quatre fugues, et son abrupte concision. Mon travail est un pétage de plomb organisé. Dans les meilleurs moments, j'atteins un état de transe lucide. Tous les aspects d'une composition se mettent alors à vibrer, à résonner ensemble.

D. : La création, à mesure qu'on avance, est plus forte et intense. Dans quelle mesure peut-elle engendrer la folie ?

ES. : C'est déjà une folie que de poursuivre, toujours en marge et dans des conditions matérielles précaires. Rainer Maria RILKE disait, dans « La première élégie de Duéno », « Le beau n'est que ce degré du terrible qu'encore nous supportons ». L'approche du terrible est l'anti-chambre de la folie. L'intensité du sacré génère des forces qui nous dépassent, et parfois nous renversent.

D. : L'inspiration est-ce pour toi Dieu, force vive et absolue, qui s'incarne en toi ?

ES. : Dans mon travail, je tends à devenir la matière, l'outil et l'artisan de l'œuvre. J'imité, à mon petit degré, le geste du Grand Architecte. Khalil GIBRAN, dans « Le prophète », nous disait : « Le travail est l'amour rendu visible ».

D. : La chanson « Les rois du monde » alliée à l'autre chanson « Les jardins suspendus » me bouleversent. Quel en serait le point commun s'il devait y en avoir un ?

ES. : Peut-être la mise-à-nu de l'émotion. « Les rois du monde », c'est l'histoire de l'homme délaissé par son dieu, et « Les jardins suspendus », l'histoire d'une femme délaissée par son amant dieu.

D. : Dans « Les jardins d'Adeline », il y a cette chanson que tu as écrite pour moi et qui s'appelle « Plus que la beauté ». Quel en était le propos et donne-nous ta définition de la beauté ?

ES. : J'ai même tenté d'imiter ton style en l'écrivant. « Plus que la beauté » décrit les amours charnelles incestueuses d'Adeline et d'Anastasia sous le regard d'un dieu grec souriant « de voir ces belles avec tant de zèle puiser au sensuel une telle bénédiction ». J'aime bien ce que disait PLOTIN : « Le beau est la splendeur du vrai ». Je n'ai pas de meilleure définition.

D. : Ca me fait penser à une chanson de STEREO LAB, « Eloge d'Eros » sur l'album « Refried ectoplasm (switched on volume 21). Ecoute, qu'en penses-tu ?

ES. : Trop éclatant ! Je ferais bien écouter cela à PLOTIN, mais je crois qu'il est mort depuis quinze ou seize siècles.

D. : La poésie alliée chez toi à la sensibilité classique est l'une des clefs de ta création. Que penses-tu de la chanson « Manon » de Serge GAINSBORG ?

ES. : Ma bien aimée Manon ! Cette chanson est un miracle, avec ses trois mots et sa sublime musique. Je l'emporterai sur l'île déserte.

D. : Tu aimerais voir interpréter certaines de tes chansons par des femmes, jouer au Pygmalion, en quelque sorte. Quelle serait ton interprète idéale ?

ES. : Je ne souhaite pas jouer au Pygmalion. Je suis demandeur de l'invention des femmes, de leur créativité. L'interprète idéale, là, c'est dur de répondre. Je m'assoies devant une énigme.

D. : Celle qui viendra à toi ?

ES. J'invoque les dieux de la sensualité.

D. Nous nous voyons une à deux fois par semaine. Tu as toujours quelque chose à nous faire écouter – un titre ou un arrangement nouveau. Pourquoi notre avis, celui de Christophe (ndrl : JOUANNO) et le mien t'importe-t-il ?

ES. : Parce que vous êtes ma famille ! Et que votre jugement est intègre.

D. : Nous dînons souvent le temps que dure l'émission Jazz à Fip. Aimes-tu ma cuisine ? Le jazz ? Le jazz et ma cuisine ensemble ?

ES. : J'aime l'ambiance de nos rencontres avec tout ce qui les constitue, cuisine et jazz compris. D'ailleurs, je découvre, à ces occasions, beaucoup de choses dans le domaine fascinant du jazz.

D. : Peux-tu définir l'osmose qui existe entre Christophe, Jean-Christophe (ndrl : MORISSEAU, frère de PJ), toi et moi au cœur de ma formation ?

ES. : Nous venons d'univers musicaux aux antipodes, ce qui permet des alliages sonores vraiment atypiques. L'osmose vient de l'équilibre entre toutes ces tendances qui ont apprises au fil du temps à s'appivoiser, et de l'ambiance d'amitié qui nous relie.

D. : Que penses-tu de l'album – « Extraits de la trilogie » - que je vais sortir sous mon nom dès qu'il sera prêt ?

ES. : Un monstre ! Je pense que c'est une œuvre majeure.

D. : Tu es devenu très complice avec Xavier BOGGIO, mon beau-frère peintre-plasticien d'Auvers-sur-Oise ? Pourquoi ?

ES. : C'est un artiste sans frime, totalement engagé dans sa démarche. Les tableaux de sa récente exposition m'ont vraiment saisi. Et j'espère un jour réaliser une œuvre musicale autour de son travail, malgré nos formes artistiques différentes, nous partageons un même esprit.

D. : En 2002, nous étions quelques élus à voir la projection privée de ton film « Abschied » (qui veut plus ou moins dire « adieu » en allemand) tourné en Super 8 en 1986. C'était superbe et ça ressemblait à du GODARD. Quel est ton lien avec le cinéma ?

ES. : Le cinéma est mon premier amour. Je l'ai longtemps placé devant la musique. J'ai travaillé durant d'assez longues années dans une fédération de cinéclub où j'organisais et animais des ateliers de réalisation en 16 mm et Super 8. « Abschied » est l'aboutissement de mon travail dans le domaine de l'image. Je l'ai co-signé avec Daniel LENOUVEAU. Nous avons obtenu, pour ce long métrage, le Prix Spécial du Jury au Festival International du Super 8 et de la Vidéo Légère de Bruxelles.

D. : On te voit très bien faire de la musique de film. Est-ce un souhait personnel ? Pourquoi ? Encore une fois, comment crois-tu qu'il faille s'y prendre pour pénétrer cet autre milieu ?

ES. : Je crois que je suis mûr pour faire de la musique de film, et d'ailleurs, je conçois souvent ma musique comme un film. Créer de l'espace et l'organiser suivant les principes du montage, voilà, je crois, ma manière de composer. Il faut la providence d'une rencontre, mais comme je suis prêt, je rencontrerai.

D. : Tu fais de la photographie. J'avais été très impressionnée par ton album unique élaboré à base de Polaroids. Peux-tu nous en parler ?

ES. : C'est un projet issu de Polaroids réalisés il y a une quinzaine d'années. J'ai passé des nuits blanches exaltantes à organiser toute cette matière, comme un journal du temps révolu. J'aime la précarité du Polaroid et son caractère fruste. Un Polaroid n'est rien mais une série de Polaroids devient un espace poétique.

D. : Je pose avec un maximum de chanteurs et de chanteuses, célèbres, pas célèbres, des artistes, des gens, depuis plus d'un an. Je termine le premier album photographique, bleu, intitulé « I'm a singer myself ». Tu défends souvent publiquement ce projet, disant à qui veut bien t'entendre, que c'est une très belle œuvre. Pourquoi ?

ES. : C'est une œuvre qui chemine vers l'essentiel. La futilité est au large de ce projet. Tu as délaissé les oripeaux du formatage, et tu t'aventures. Tu sais combien j'aime cela. Ce que je dis à propos de tes images est vrai aussi en ce qui concerne ton travail d'auteur-compositeur.

D. : Tu t'intéresses à l'art graphique. A partir de photographies que tu as prises, tu traites l'image sur ton ordinateur. Quel est ton nouveau projet ?

ES. : « L'atlantide, paysages, contes et légendes » ! C'est pour répondre à un projet musical intitulé « Les liturgies Atlantes », qui exposent les grands mythes de cette civilisation engloutie au fond de notre mémoire. Mon Atlantide est imaginaire. PLATON, parlant de ce monde disparu, a peut-être réalisé une simple parabole, mais l'archéologie recèle encore bien des secrets. Mes recherches sur ce sujet m'ont conduit sur de bien étranges pistes.

D. : Comme moi, tu collectes des créations à travers le temps. Pourquoi ? As-tu le sentiment de travailler à une rétrospective future de ton œuvre ?

ES. : J'essaie de ne pas perdre mes rêves en route, d'aboutir les projets lancés depuis l'adolescence, de « rassembler ce qui est éparé », afin de donner une cohérence à mon petit monde.

D. : L'art total, est-ce d'avoir plusieurs cordes à son arc ?

ES. : La musique ne me suffit pas. Il est essentiel pour moi de maîtriser le visuel et de faire entrer en résonance sons, images, formes...

D. : En quoi les autres sont-ils essentiels pour nous ?

ES. : Plus Grand était bien seul au milieu de ses vagues de froidure. Etre seul, c'est n'être rien. N'être pas nommé. La musique est faite pour le partage, et pour la communion. Comme disait le philosophe « Mais qu'est-ce qui fait qu'on est c'qu'on est, mais qu'on n'est pas c'qu'on n'est pas »... Plus sérieusement, tout est relié. L'humanité est un tout. Le monde est un seul corps, des pierres jusqu'aux êtres.

D. : Justement, quel rapport développes-tu avec la nature ?

ES. : J'adore plonger les mains dans la terre. Je suis un inculte jardinier. Claudine, ma compagne, a tenté de m'apprendre le nom des plantes, mais mon cerveau résiste. Je prends cependant un grand plaisir à défricher, nettoyer, prendre la matière du monde à bras le corps. C'est si bon de se salir !

D. : Ton fils Valentin et Claudine habitent Lyon. Tu fais donc souvent du yoyo entre Lyon et Paris. N'est-ce pas trop difficile d'être entre deux villes ? Pourquoi as-tu choisi de rester à Paris ?

ES. : Difficile, ça l'est bien sûr, frustrant parfois. J'aimerais être plus souvent près d'eux, mais mon travail est un travail de solitaire. Je veux être présent lorsque je suis à Lyon, et non pas un compagnon et un père invisibles. Il est peut-être bien que l'atelier soit séparé. Et puis, mes activités sont pour le présent, rassemblées sur la capitale. Il me faut absolument faire l'effort de m'implanter artistiquement sur Lyon.

D. : Tu as du mal à vivre de ta musique. Il t'arrive de faire des séances d'enregistrement où l'on te paie pour des arrangements ou des instrumentations, comme par exemple pour Johan ASHERTON ou le groupe LE CHIEN D'EN FACE. Que tires-tu de ces expériences ?

ES. : C'est passionnant de travailler sur l'univers des autres, de participer à son éclosion. On se repose de notre ego en le tenant en laisse pour un moment. On gagne beaucoup pour notre propre travail en respectant le cahier des charges des autres.

D. : J'ai conscience que tu me donnes beaucoup de ton temps et de ton énergie en tant que musicien. Ça n'est pas vraiment pour l'argent que je te fais gagner... Peux-tu expliquer pourquoi tu continues de travailler avec moi ?

ES. : Les Dinosaurs ont un lien particulier. Et puis travailler avec toi me nourrit dans d'autres domaines que le matériel. Je pense que tu as fait aussi des choses pour moi à travers tes programmations et ton aide pour « Philadelphie » (et celle de Christophe). On m'a dit que tu comptais m'interviewer aussi...

D. : N'es-tu pas fatigué de toutes ces questions ?

ES. : J'ai le cerveau en forme de montre de DALI.

D. : Tu donnes peu de concerts. Pourquoi ?

ES. : Depuis un an et demi, j'ai consacré tout mon temps à l'écriture et la composition. J'avais des projets importants à aboutir. Maintenant que la matière existe, je me retaille un bâton de pèlerin. J'ai très envie de me retrouver sur scène à nouveau.

D. : Qu'avais-tu pensé de ton passage aux « autres vendredis » ? (ndlr : soirées acoustiques organisées par DINOSAURS et SERENADE PRODUCTIONS au restaurant Lectures Gourmandes, de janvier à novembre 2004).

ES. : Ce concert était consacré à mon récent projet cd « La vie seule ». C'était un programme exigeant que j'ai défendu, ce soir-là, avec jubilation. J'ai senti la présence fervente d'une partie du public. D'autres ont pu être déconcertés. Il faut du temps pour que la nouveauté et le style trouvent leur place.

D. : Quel sentiment l'artiste peut-il éprouver quand il sent qu'il n'a pas encore rencontré son public ?

ES. : Un art sans public est inutile. C'est proche d'un sentiment d'exil.

D. : Tu disais te sentir très tendu ces derniers mois, pourquoi ? Est-ce l'attente de la production finale d'un objet qui te rendait nerveux ? L'accueil et l'intérêt que recevra ton premier disque ?

ES. : Tous les problèmes de logistique autour de ce projet et le sentiment de vide qui suit toujours l'accomplissement d'une œuvre. Un doute énorme. A force de m'être proche, « Philadelphie » était devenu un monstre mystérieux. Je n'étais plus capable de l'analyser. J'étais aussi épuisé par ma proluxe production de ces récentes années. Trois ans de travail, et le sentiment d'érosion.

D. : Comptes-tu sortir cet album de façon officielle ?

ES. : Dès que seront résolus les problèmes de droits concernant une traduction anglaise de Rainer Maria RILKE.

D. : Tu as écrit la chanson « La vie seule » pour la naissance de ton fils qui a aujourd'hui quatre ans. Que t'apporte le sentiment de « paternité » ?

ES. : C'est une énorme responsabilité que d'avoir un enfant pour un saltimbanque comme moi. C'est aussi une joie formidable, d'autant plus formidable qu'imprévue. Je n'étais pas demandeur d'enfant, mais j'ai pris la naissance de Valentin comme une profonde évidence, comme un message des racines mêmes de la vie.

D. : La création d'une œuvre est-elle assimilable à ce processus ?

ES. : « C'est la vie, la vie seule, qui appelle nos enfants. Nous ne sommes que des phares, des balises dans le temps ». On maîtrise davantage nos œuvres que le devenir d'un enfant. Je ne souhaite pas que Valentin porte la marque de mon style...

D. : Parce que « Ton style, c'est ton cul... Ton style, c'est ton cul... » ?

ES. : FERRE m'a bien aidé à devenir SIGNOR, et non pas petit FERRE II. Il faut tenter d'offrir à Valentin l'éventail des belles choses. L'aider à grandir, de cœur et de corps, mais le laisser s'inventer à sa guise.

D. : Qu'est-ce que la création ? Pourrais-tu vivre sans elle ? Pourquoi ?

ES. : Non. J'ai essayé, l'échec a été total. La création, c'est l'amour qui s'incarne, prend sons, formes, couleurs...

D. : Est-ce une souffrance ? A-t-on le choix ?

ES. : Créer, c'est tracer des chemins vers l'Eden. Et comme l'Eden est paraît-il perdu, il y a de la souffrance, mais aussi de la jubilation à entreprendre pour la beauté du geste, sans vraiment d'espérance.

D. : Justement, pourquoi parler autant d'édens dans tes chansons ?

ES. : Je parle surtout de jardins. Du jardin sauvage. Mon tout premier poème commençait par ces mots : « Faut-il vieillir encore pour atteindre l'Eden, aimer... ? ». L'état édénique est celui de l'être qui rejoint la plénitude, l'état pour lequel il existe.

D. : Penses-tu que le chaos puisse préfigurer un « âge d'or » ?

ES. : L'âge d'or est un regard, les merveilles sont devant nous, et nous ne voyons que des ombres. Le monde présent est un terrible théâtre d'ombres.

D. : Poète visionnaire, quelles sont très prévisions pour l'avenir de notre planète ?

ES. : Argh... Le présent est inquiétant, le futur, c'est pire. Plus j'écris et plus je deviens artiste engagé. L'existence de Valentin m'a lavé de l'indifférence. J'essaie d'être un éveilleur, d'aider à prendre conscience des dangers qui menacent.

D. : Tes visions du monde sont parfois pessimistes. Crois-tu à l'apocalypse ?

ES. : Apocalypse veut dire révélation. Tôt ou tard, le monde finira. Cette fin sera-t-elle l'œuvre de l'homme ou celle des forces du cosmos ?

D. : Si je te dis : « Saint Jean », tu réponds ?

ES. : « Au principe, le Verbe est »... Saint Jean, c'est l'apôtre mystérieux, celui qui demeure, nous dit énigmatiquement le Christ. Certains disent qu'il est le gardien de l'église intérieure, non pas celle des préceptes moraux, des sacrements et du salut, mais celle des arcanes initiatiques et de l'éveil.

D. : Quelles seraient pour toi les moyens de lutter contre les forces obscures ?

ES. : Tenter de faire naître ici et maintenant toute la beauté possible, même si c'est dérisoire. Apprendre à chevaucher le tigre, à aimer.

D. : Lors de ma dernière déprime, je suis passée par une phase de colère, d'indignation, où je disais que « Dieu était un salaud », tu m'as répondu que « je l'humanisais » un peu trop en disant cela, bref qu'il était « ailleurs », comme bien au-delà de cette réalité. Peux-tu expliquer ?

ES. : Difficile de parler de la profondeur insondable du Père. Nous ne sommes que des songes qui dissertons sur le réel.

D. : Tu as dit que tu mettrais les poèmes de mon recueil « Journal des poèmes – Cahier I » en musique. Personne n'a encore jamais fait cela pour moi. Quand vas-tu t'y mettre ?

ES. : Justement, je compte m'y mettre hier prochain. Ton recueil est près de moi, juste à côté de mon piano. De plus, c'est une bonne thérapie que de me délivrer de ma propre écriture. Tu seras, Pascale, mon médicament.

D. : Eric, j'ai tendance à en faire des tonnes, toi, tu es connu pour ta réserve et ton humour au quinzième degré. Il faut tendre l'oreille. Dis-moi pourquoi tu es si modeste ?

ES. : Mes parents sont des gens généreux et modestes, j'ai puisé à leurs racines. Mais, mon orgueil se tient tapi dans l'ombre de ma modestie.

Portrait de Eric SIGNOR, auteur, compositeur, arrangeur et interprète, réalisé par Pascale Jeanne MORISSEAU, à Paris le 13 janvier 2005.